Vme Année. — No 100. PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS Genève, 7 Mai 1904.

LE RÉVEIL

SOCIALISTE - ANARCHISTE

SUISSE ET ITALIE :
ABONNEMENTS : Une année, Fr. 2.— Six mois, Fr. 1.—
Le numéro : 5 centimes

Adresser lettres et communications :
RUE DES SAVOISES, 6
GENEVE (SUISSE)

UNION POSTALE UNIVERSELLE :
ABONNEMENTS : Une année, Fr. 3.— Six mois, Fr. 1.50
Le numéro : 10 centimes

LEUR CHARITÉ

La très spiritualiste bourgeoisie de Genève est en liesse. Un bazar de charité — c'est le troisième depuis quelques mois — vient d'ouvrir ses portes à la foule des gens charitables, avides de s'amuser quelque peu sous le couvert d'une bonne œuvre.

Il est à remarquer combien nos protestants qui spiritualisent tout, qui banniraient le mot matière et ses dérivés, comme le tsar Nicolas Ier proscrivait celui de liberté même dans les livres de cuisine, qui aspirent à n'avoir plus qu'une âme, s'en donnent à pleine bouche, à pleins yeux et à plein nez lorsqu'une occasion quelconque vient s'offrir à eux de secouer la monotonie du *cant* protestant.

Vous feriez la plus lamentable des erreurs en vous adressant à eux sans artifice, en indiquant simplement le but de votre requête et en exposant, même éloquemment, les raisons qui parlent en sa faveur.

Mais qu'il y ait à boire et à manger, que les sévères calvinistes qui remercient chaque jour Dieu — leur dieu — de leur avoir envoyé maître Jean Cauvin et sa férule pour les tenir en garde contre les appétences de la bonne chère, puissent s'en fourrer jusque là, que les bouchons sautent, que le champagne pétille et qu'avec lui les yeux des belles dames, soubrettes pour quelques heures, fassent argent de leurs œillades... pour les pauvres, alors nos spiritualistes vertueux s'en iront jetant leur hypocrisie contenue par dessus toutes les meunières qui voudront bien leur tendre les bras et leur escarcelle.

Si les organisateurs de ces agapes ont su *persuader* à leurs fournisseurs de faire quelques dons pour le bazar, manière très intelligente de s'en tirer personnellement à bon compte, soyez sûrs que l'acheteur saura, lui aussi, faire payer aux autres les frais de ses plaisirs et de sa générosité.

Partout où il pourra se récupérer de ses dépenses, il n'y manquera pas et, à l'instar de ce grand philanthrope neuchâtelois qui rognait sur les salaires de ses ouvriers les dons qu'il faisait aux communes environnant son domaine industriel, ils trouveront le moyen d'être généreux... même avec un petit bénéfice.

Puis, ne perdant pas l'habitude de prêcher, il se trouvera quelque millionnaire pour faire monter du bruit de ces kermesses, de ce bouillonnement de chaud matérialisme, la haute portée morale du hoquet des buveurs et des flirts passagers que l'on paye largement en bon snob qui veut être de tout.

Aujourd'hui, c'est M. Ador, le décoré, qui est chargé de ce discours d'ouverture que l'on ne saurait éviter. Solennel et banal, devant l'amoncellement des victuailles et des bouteilles attendant la bande affamée des gens qui ne connurent jamais la faim, la vraie, l'orateur officiel, un monsieur que je vis un jour, au sortir d'un banquet, enluminé comme une image d'Epinal, présente l'alcoolisme comme le père de la tuberculose.

Car c'est de la tuberculose qu'il s'agit. Le nombre de ceux qui en meurent grandit toujours et le bazar, réunissant tous ceux qui vivent, est destiné à un sanatorium pour ceux qui vont mourir.

C'est de règle aujourd'hui, dans le monde de la philanthropie de faire chevaucher ensemble l'alcoolisme et la tuberculose. Il est habile sans doute de trouver entre eux une relation de cause à effet, car cela dispense d'en chercher les causes réelles, comme cela fait attribuer aux malheureux malades ou à leurs ascendants la responsabilité de leur détresse. Et cela nous montre aussi le fond de la moralité bourgeoise. Non content d'avoir exploité de telle sorte le pauvre qu'il s'en va claquant de fièvre en crachant son dernier morceau de poumon, il faut encore lui persuader qu'il est l'artisan de sa propre ruine.

Et ce sont ces Ador, ces Gambini et *tutti quanti*, propriétaires d'immeubles insalubres mis à la disposition de la classe ouvrière, qui parlent ainsi. C'est dans ces arrières-cours, où jamais rayon de soleil ne pénétra, où l'humidité se renouvelle sans cesse, où tout un monde de microbes malfaisants agrippe une proie facile, que l'on trouve, avec le poitrinaire agonisant, la victime expiatoire de l'ordre capitaliste.

Un jour, il fut fait une enquête ; le typhus ayant fait de nombreuses victimes, il fallait à tout prix rassurer les nobles étrangers prêts à quitter Genève et surtout à ne pas y venir. Les enquêteurs, bons bourgeois. fort disposés à jouer un bout de rôle, s'en furent dans les quartiers ouvriers. Ils reculèrent épouvantés en voyant dans quelles misérables conditions d'hygiène des êtres humains pouvaient vivre et ils s'arrêtèrent là, car il n'est pas prudent de découvrir et de montrer certaines hideurs de notre civilisation.

Mal nourris, mal logés, mal vêtus, héritiers de tares paternelles, fatigués en venant au monde, se développant au hasard des circonstances, combien d'enfants de prolétaires meurent à l'aube ou s'en vont pliant sous le poids des fatigues de l'usine ou des charges que l'Etat — cette Providence des riches — fait peser sur le pauvre pour la défense de la propriété ?

Et ce sont ces faiseurs de misérables et, par conséquence logique, de tuberculeux qui s'en vont, dans le triomphe de leur joie insolente, cimenter les murs du sanatorium genevois. Ce sont ces propriétaires de locaux immondes, loués plus cher relativement que les magnifiques appartements des Tranchées, ce sont ces exploiteurs du travailleur, gardiens vigilants de leurs intérêts et toujours prêts à faire payer aux faibles la moindre de leurs pertes, la plus petite baisse qui leur est faite. Ce sont ces belles dames qui ont exigé, le verbe haut, qu'une nuée de jeunes filles passent la nuit, penchées sur leur couture, pour que leurs robes soient prêtes en temps voulu, et qui, à chaque instant, martyrisent de leurs exigences toujours renouvelées, la gent féminine sacrifiée à leurs caprices et destinée, elle aussi, à combler les vides du Sanatorium.

Soyez tranquilles, les jouisseurs n'ont cure d'une pareille recherche de causes et le vent des paroles d'un des leurs les préservera de toute réflexion ultérieure. Et c'est dans les rires, dans les cris d'appel, dans la poussière lumineuse du grand hall, dans ce bourdonnement de vie, une telle hâte de vivre et de bien vivre soi-même, de jouir pour soi et par les autres, que l'on ne saurait trouver le temps d'une réflexion sérieuse.

Le résultat, la grosse somme enfin réalisée, les travaux de l'hospice s'achevant, tous les acteurs de la pièce, figurants et public, s'en iront joyeux, au tintement des écus amoncelés pour soulager l'infortune et pour la conserver.

Dans notre société capitaliste, tout finit par ce refrain. Au fond, ce n'est pas même pour les phtisiques que les classes aisées se préoccupèrent de la question, mais bien pour leur sécurité. La théorie microbienne eut le don de semer la terreur dans leurs rangs et ce sont les craintes folles qui en furent la suite naturelle qui préoccupèrent surtout nos philanthropes. Eloigner les malades pour éviter la contagion, tel fut le cri général de ces amis de l'homme et les sanatoriums furent inventés. La statistique des grandes villes qui montre d'une façon précise l'écart de la mortalité entre les quartiers riches et les quartiers pauvres ne pouvait suffire à leur rendre la quiétude enfuie. Eloignons les malades, c'est pour leur bien... et pour le nôtre.

Qui parle donc de rechercher les causes ? Quelque trouble-fête, sans doute, tout à son rêve d'égalité chimérique ! Oui, mais le rêve peut devenir réalité. Les misérables pourraient bien un jour troubler la fête et, au lieu de retourner dans leurs sentines, où ils se déciment par leur nombre trop grand dans un espace trop petit, aller voir si dans les appartements luxueux des Tranchées, ensoleillés, aérés et sains, la tuberculose ne serait pas vaincue.

C'est la conclusion des hygiénistes. Ajoutons à cela une meilleure alimentation et moins de fatigues physiques et nous marcherons allègrement vers un retour à la santé normale.

La propriété individuelle est le principal obstacle à ce relèvement de l'humanité. Notre conclusion ne saurait être, en face de l'impudent mensonge de la charité, que l'affirmation une fois de plus répétée, de la nécessité sociale de l'expropriation capitaliste.

L'assainissement ne peut se faire que par la transformation de tout ce qui procure ressources et bénéfices à la classe possédante.

L'hygiène sociale est à ce prix. Le jour où l'expropriation aura mis fin au règne — fait de la souffrance d'autrui — de ceux qui s'amusent aujourd'hui, les sanatoriums deveindront inutiles, car la santé rentrera avec l'égalité dans tous les domaines de l'activité des hommes. Que le rêve devienne bientôt une réalité vivante !

G. H.

La prétendue Décadence Anarchiste

Un journaliste libertaire de Paris a poussé récemment un cri de rappel angoissé à propos de la décadence dans laquelle l'anarchie serait déjà tombée et menacerait de s'engloutir. Plusieurs de nos camarades ont été troublés dans leur quiétude à l'ouïe de cette voix, d'ailleurs fort éloquente, et ils se sont adressés avec une certaine anxiété à ceux de leurs amis, qu'ils croyaient plus ou moins autorisés par leur expérience et leurs études à formuler une opinion personnelle, peut-être plus optimiste.

N'ayant pas lu toutes ces réponses, il me serait difficile de hasarder un jugement sur l'impression générale qui s'est dégagée de l'ensemble des milieux anarchistes. Il me semble toutefois que la plupart des compagnons n'ont pas été ébranlés dans leur belle humeur de confiance et de résolution ; ils ne frémissent pas d'épouvante à la pensée de rester bientôt seuls, hagards et faméliques, sur un autre radeau de la *Méduse*, perdus dans un océan sans bornes. J'ai même rencontré des amis animés d'un entrain joyeux et se disant encouragés dans leur espoir par les événements mêmes. Depuis l'époque encore très rapprochée de nous, où le mot « anarchie », dans le sens de « société sans maître » ouvrit de force les pages des lexiques officiels, il leur semble que le progrès a été vraiment très considérable, quoique fort inégal dans les allures. Si, par un soudain prodige, il était possible de dresser une statistique de ceux qui se proclament « anarchistes » consciemment ou inconsciemment, le nombre en serait centuple peut-être de celui des hommes dont la pensée libertaire était représentée aux réunions de Genève, de La Haye et de St-Imier.

Dans ces derniers temps une diminution apparente peut s'être produite, mais qu'importe, puisque tant d'individus, dont nous nous serions bien passé avaient obéi au prestige du mot sans se préoccuper au fond de la chose que ce mot représentait ? On vit même un temps où il était de mode dans la société élégante de se dire anarchiste pour effarer le bourgeois et faire sursauter les douairières sur leur fauteuils de velours. On prenait des airs mystérieux qui répandaient en même temps l'effroi d'un intérêt satanique de curiosité : les fumistes étaient à la fois poètes et porteurs de bombes, laissant deviner par d'habiles réticences qu'ils travaillaient avec des compagnons ténébreux à la fabrication de « marmites à renversement ». C'était alors le beau temps pour émouvoir les dames d'un double frisson d'admiration et de terreur, et préparer ses futurs effets dans le monde littéraire, au théâtre, au salon, dans les cénacles qui mènent à l'Académie. Des croix d'honneur, des pensions, des sous-préfectures, des missions à l'étranger ont eu raison de tous ces anarchistes de la première heure. Ne faut-il pas nous en réjouir ? Plus nous serons débarrassés de faux frères, de camarades douteux, de compagnons qui nous servent et nous trahissent du même coup et plus nous aurons à nous féliciter d'être laissés à nous mêmes à la poursuite de nos idées, à la réalisation de nos œuvres.

C'est une loi de la physiologie qui le veut : après la période d'ingestion vient celle de la digestion, autrement importante et la seule qui compte pour l'assimilation des principes nutritifs. L'homme ne semble plus aussi affairé qu'au moment du repas, mais c'est alors que se renouvelle sa vie.

Quel charme de plus, si le nombre des anarchistes prétendus tels pouvait diminuer de tous ceux qui, malgré leurs principes, ne dédaignent pas de se faire des prêcheurs dogmatiques et fondateurs de parti ! La vanité l'emporte si facilement sur les meilleures résolutions que maint camarade se laisse aller à pérorer sur les sujets les plus divers, sans bien les connaître, et groupe volontiers des camarades autour de lui, comme pour se faire autant de disciples. En cela maint anarchiste ne ressemble que trop aux politiciens. Que peuvent les déclarations de foi pour changer les caractères et les mœurs ! Aussi faut-il constater chaque année un certain déchet de discoureurs et de journalistes que peu à peu les « mauvais bergers » ramènent sur les sentiers battus.

Restent les anarchistes qui le sont jusqu'à la moëlle des os, ceux qui pensent foncièrement que tout pouvoir, toute loi pervertissent le maître et le sujet, et qui, prenant ce point de départ pour leur activité, ne travaillent qu'en égaux, tendant tous leurs muscles et leur volonté vers le renversement des oppresseurs et le relèvement des humbles.

Ce n'est point une sinécure, un métier de bras-croisés, quoi qu'en disent les gens fort occupés à triturer la matière électorale et à jongler avec les bilboquets politiques. La vie de l'anarchiste correspond à sa valeur morale tout entière, car il donne tout ce qu'il a, d'une part en lutte, de l'autre en propagande. Les exemples abondent autour de nous, de vaillants qui ont tout sacrifié, le bien-être, la famille, la liberté. Combien, parmi nos camarades peuvent nous raconter les horreurs de la prison, celles des bataillons d'Afrique, des bagnes du Maroni ou de la Montagne d'Argent ? Combien surtout, dont l'existence de misère ou de torture, devant des berceaux vides, ne fut pas aussi dramatique, mais qui n'en fut pas moins poignante ?

D'ailleurs, tout cet héroïsme n'est que le décor naturel produit dans la société contemporaine par l'énergie des convictions, et cette énergie des convictions quelle peut en être l'origine, si ce n'est l'évidence de plus en plus claire de la vérité ? La science progresse. Chaque jour elle nous révèle des faits nouveaux, fruits de l'observation et de l'expérience et dus par conséquent à l'initiative personnelle des chercheurs, ce qui est de nature essentiellement anarchique. Chaque jour elle nous enseigne à classer toutes ces connaissances nouvelles suivant un ordre logique, indépendant de toute routine, de toute tradition aristotélicienne ou autre, et ceci encore est de l'anarchie pure. Chaque jour, le monde intellectuel et moral change d'axe, prenant pour régulateur de son évolution, non plus seulement le caprice des rois, le dogme des prêtres, les redites de l'école, mais les conditions économiques et sociales d'un milieu, de mieux en mieux étudié. N'est-ce pas aussi de l'anarchie, quoique non toujours consciente ?

Enfin, parmi les malheureux qui sont jetés par le destin en dehors du fonctionnement normal des sociétés et qui sont connus sous le nom si juste de « déclassés », la proportion de ceux qui sont amenés à se demander les causes de leur situation et qui se les expliquent scientifiquement, s'accroît forcément en raison même des progrès de l'instruction et se trouvent ainsi, parmi la marche inéluctable des choses, enroutés dans la voie de l'anarchie. Par un double mouvement de convergence, c'est-à-dire à la fois par les progrès de la science objective et par l'évolution subjective des individus, la part de la conception anarchiste dans l'idéal humain grandit incessamment et, chose curieuse, paradoxale en apparence, l'union des idées et des volontés en vue d'une œuvre déterminée, se fait d'autant plus étroitement que les individus se différencient, se personnalisent plus énergiquement dans leurs tendances. N'ayant aucun maître à combattre, ils s'unissent d'autant plus volontiers avec leurs égaux. L'immensité même de leurs désirs entraine parfois quelques-uns d'entre eux à se désespérer, à se parler de « décadence anarchiste », mais le courant même de l'histoire leur donne tort et, malgré les petites oscillations du moment, nous voyons le faisceau des volontés révolutionnaires grossir de plus en plus, également éloigné en moyenne des Nietzsche qui veulent écraser les faibles et des Tolstoï qui nous disent de ne point résister aux forts.

(Vrije socialist.) Elisée RECLUS.

Le Premier Mai de M. Thiébaud.

Le quinzième Premier Mai vient d'être fêté avec un calme et un ordre des plus réjouissants pour la bourgeoisie, désormais bien rassurée, car, vraiment, elle ne se trouve en face que d'une vulgaire fête quelconque, sans aucun but ni aucune conséquence. Malgré la prophétie de Jules Guesde, faite à Genève même, les murs de la Jéricho capitaliste, non seulement ne se sont pas effondrés après le septième Premier Mai, mais, même après le quinzième, ils restent encore debout semblant narguer le cortège de M. Thiébaud...

Nous pouvons constater, sans plus d'illusion possible, que les trompettes socialistes n'ont décidément pas l'efficacité de celles des Hébreux, conduits par Gédéon, et qu'il faudra trouver autre chose pour en finir avec le régime actuel.

De tous temps, les gouvernants se sont servis des fêtes pour endormir le peuple et le

maintenir plus aisément dans la servitude. L'histoire ne paraissant faite que d'éternels recommencements, voici que les dirigeants de demain, les élus du quatrième état, sont déjà des *fêtards* aussi.

Franchement, que veut-on nous faire fêter? Une soi-disant solidarité internationale, affirmée surtout par les augmentations des armements dans les différents pays et par certaines déclarations parlementaires qui ne laissent plus de doute sur la participation des *troupeaux socialistes*, ainsi que M. le Dr Wyss les appelle avec beaucoup de justesse, à toutes les guerres qu'il plaira à la bourgeoise de déchaîner par le monde! Il est vrai que la restriction a été faite qu'on ne marcherait contre l'*ennemi* qu'en cas de guerre agressive; mais tous les belligérants se sont toujours prétendus victimes d'une agression quelconque. Nous ne pouvons être solidaires qu'en nous révoltant contre tout l'ordre politique bourgeois et non en participant à son fonctionnement. L'ouvrier ou le socialiste, qui tâche aujourd'hui d'entrer dans les différents conseils, est aussi méprisable que le bourgeois de jadis qui, par toutes sortes de bassesses, essayaient de pénétrer dans les milieux aristocratiques ou d'être admis à la Cour. La révolution faite, bourgeois et nobles ne tardèrent pas à se mettre d'accord pour continuer l'exploitation du peuple ; maintenant que, grâce au bulletin de vote, il ne peut plus même être question de révolution, vous comprenez que l'accord entre élus du troisième et du quatrième état serait encore plus facilement établi pour maintenir l'esclavage prolétarien.

Nous ne saurions fêter non plus les succès que nous n'avons pas obtenus d'un Premier Mai à l'autre. La classe ouvrière n'essuye que des défaites, et les quelques rares et petites améliorations réalisées par ci, par là, ne peuvent être appelées victoires sans prêter à rire.

Pourquoi donc ces longues processions à travers les rues, avec musiques et drapeaux, avec des airs de joie et de triomphe, lorsqu'on se sent impuissants non seulement à accomplir la révolution (reléguée aux vieilles lunes, nous le répétons, par les Müller, les Pflüger, les Hof, les Wühlschleger, les Greulich et autres scientifiques du même acabit), mais même à obtenir la moindre de ces réformes, dont les programmes électoraux sont on ne peut plus chargés?

La journée de huit heures! Quelle utopie! M. Greulich demande que le 67 % des ouvriers soient organisés et que la moitié des non organisés se déclarent d'accord sur tel ou tel point avec nous, avant de pouvoir tenter quoi que ce soit! Nous ne sommes pas prêts d'atteindre ce minimum de forces qu'il juge nécessaire pour l'action et même dans les pays où l'organisation a le plus progressé, les syndicats ne représentent toujours que la minorité des travailleurs. Conclusion: il ne faut rien espérer pour le moment et même, quand nous serons en si bon nombre, il ne faudra pas brusquer les choses et se contenter de la journée de neuf heures! Que de monde pour ne rien faire!

Pourtant, si chaque année depuis que l'on fête le Premier Mai les patrons avaient consenti à une diminution de quatre minutes de la journée de travail, la plupart des ouvriers ne travailleraient déjà plus que neuf heures!

Les réformistes n'y avaient certes pas songé, mais ils en prendront bonne note pour les années qui vont suivre! A chaque nouveau Premier Mai ils réclameront la diminution d'une minute et après quinze autres années nous travaillerons un quart d'heure de moins! Ce sera toujours autant de gagné, tandis que de 1889 à 1904 le résultat a été nul!

Et dire que les anarchistes persisteront à ne pas croire à l'efficacité des réformes lentes, partielles, graduelles — en l'œuvre bienfaisante de la législation sociale — au socialisme qui *devient* chaque jour, grâce à une nouvelle place échue à l'un ou à l'autre des révolutionnaires du bulletin de vote!

***

A Genève, cinq mille personnes, nous dit-on, ont participé à la fête du Premier Mai. Ces cinq mille manifestants, certes, ne *voulaient* rien; peut-être *désiraient-ils* quelque chose, mais il serait bien difficile de le préciser. La promenade faite, les discours prononcés, l'ordre du jour voté, quelle mesure a été prise, quelle action a-t-on préconisée pour arriver aux résultats attendus?

La liste Châtelain-Thiébaud, qu'on va nous servir pour les élections de novembre, ne donnera que ce qu'elle nous a donné par le passé: un dégoût croissant pour toute espèce de politiciens.

Quelques ouvriers naïfs nous ont bien dit: « Il ne faut pas nous mettre tous dans le même paquet! » — mais c'est en vain que nous avons précisément essayé d'empêcher cette confusion, et nous n'aurions pas mieux demandé que d'autres fissent comme nous, en refusant d'en être de ce même paquet.

L'organisation ouvrière n'a pu être oubliée; mais, telle que Messieurs les politiciens la conçoivent, elle ne signifie absolument rien. Ils ne demandent nullement que nous nous syndiquions en vue d'une action directe, mais simplement pour donner plus de force et d'importance à une alliance politique avec un parti bourgeois quelconque. Or, si cela peut être utile à quelques nouveaux aspirants créchiers, il ne l'est certainement pas à l'ensemble des travailleurs. Les gens à qui nous devons la loi sur les conflits collectifs et qui, cette année encore, ont voté contre son abrogation, devraient avoir la pudeur de ne jamais parler de syndicats, car, avant même que l'organisation économique ait pu prendre un certain développement et une certaine force, ils se sont entendus avec les bourgeois de toutes nuances pour en entraver l'action.

Enfin, nous avons entendu exalter les bienfaits du coopératisme. L'étatisme ne pouvant se développer assez rapidement pour satisfaire toutes les demandes d'emplois des *militants*, il est urgent de créer sous la haute direction du parti socialiste quelques institutions exigeant un certain nombre d'employés, qui seront choisis parmi les bien-pensants, prêts à appuyer l'alliance avec les radicaux et... le reste.

Nous reviendrons sur cette question, car le *Signal* aussi bien que les socialistes du *Peuple* paraissent vouloir revenir à l'*associazionismo* de Mazzini, sans le connaître probablement même de nom. Leur programme économique est en grande partie celui du républicain italien, comme il nous sera facile de le prouver. Nous avons remarqué que nos socialistes ne parlent jamais de propriété commune que le sourire aux lèvres et que M. Thiébaud n'en parle même plus du tout.

***

L'incohérence dont les Syndicats ont fait preuve ne doit pas décourager les camarades ni leur faire abandonner la lutte au sein des organisations ouvrières. Sans doute, quelques-uns parmi nous vont se trouver dans une situation contradictoire, mais cela ne durera qu'autant que la dette fédérative existe. Nous faisons donc un appel à tous pour qu'ils nous aident à la couvrir dans le plus bref délai possible. Il y a des coopérations qui nous répugnent profondément et, d'ailleurs, nous ne pouvons exercer d'une façon suivie le rôle de dirigeants. Prêts à donner notre concours actif aux différentes initiatives que nous jugerons utiles, nous ne devons pas assumer, en quelque sorte, la responsabilité de l'action d'une masse, qui, tout en comprenant la vérité de nos affirmations et la logique de notre conduite, n'a pas la conscience et l'énergie voulues pour marcher avec nous.

Après la grève générale, après la grève des maçons de l'année dernière, après le honteux spectacle de l'alliance renouvelée avec les radicaux, qui, depuis leur dernier triomphe, se sont montrés encore plus réactionnaires, — la conduite des Syndicats pourrait nous étonner, si nous ne savions pas qu'il est encore plus difficile d'obtenir un résultat moral, un changement de mentalité, qu'un résultat matériel quelconque d'amélioration dans les conditions de travail.

C'est donc encore et toujours à une large propagande d'idées que nous convions les camarades, car l'action accomplie simplement sous l'indignation du moment ou à la suite d'une injustice plus criante qu'à l'ordinaire, ne saurait avoir des résultats durables. Il faut que la vie qui nous est imposée soit en contradiction formelle avec la vie telle que nous la concevons, pour que l'esprit moutonnier fasse place à l'esprit révolutionnaire, seul capable de préparer les événements amenant la fin de l'ordre bourgeois.

L. B.

Notre Programme

Nous n'avons rien de nouveau à dire.

La propagande n'est et ne peut être que la répétition continuelle, infatigable de ces principes qui doivent nous servir de guide dans la conduite à suivre dans les diverses contingences de la vie.

Nous répèterons donc au moyen de mots plus ou moins différents, mais avec une base constante, notre vieux programme socialiste-anarchiste révolutionnaire.

Nous croyons que la plus grande partie des maux qui affligent les hommes dépendent de la mauvaise organisation sociale et que les hommes en ayant conscience et volonté peuvent les détruire.

La société actuelle est le résultat des luttes séculaires que les hommes ont soutenues entr'eux.

Ne comprenant pas les avantages qui paraissent résulter pour tous de la coopération et de la solidarité, voyant dans chaque homme (excepté naturellement les plus proches parents) un concurrent et un ennemi, ils ont cherché à accaparer, chacun pour soi la plus grande quantité d'aliments possible, sans s'occuper des intérêts des autres.

Puisqu'il y avait lutte, il devait naturellement y avoir aussi victoire de la part des plus forts ou des plus heureux et ceux-ci, de diverses manières, devaient assujettir et opprimer les vaincus.

Tant que l'homme ne fut pas capable de produire en sus de ce qui était strictement nécessaire à son entretien, les vainqueurs ne pouvaient que mettre en fuite ou massacrer les vaincus et s'emparer des aliments récoltés par eux.

Puis, quand par la découverte de l'art d'élever les bestiaux et de l'agriculture, un homme put produire plus que ce qui lui était nécessaire pour vivre, les vainqueurs trouvèrent plus avantageux de réduire les vaincus en esclavage et de les faire travailler pour eux.

Plus tard, les vainqueurs s'avisèrent qu'il serait plus productif et plus sûr d'exploiter le travail des autres par un autre système: garder pour eux la propriété exclusive de la terre et tous les moyens de travail et laisser nominalement libres les exploités qui, privés des moyens d'existence, seraient contraints de recourir aux propriétaires et de travailler pour eux aux conditions qu'ils imposeraient.

Ainsi, peu à peu, à travers tout un réseau de luttes compliquées de toutes espèces, invasions, guerres, rebellions, répressions, de concessions arrachées, d'associations de vaincus unis pour la défense et de vainqueurs unis pour l'attaque, on est arrivé à l'état actuel de la société, où quelques-uns détiennent héréditairement la terre et toutes les richesses sociales, pendant que la grande masse des hommes, dépouillée de tout, est exploitée et opprimée par quelques propriétaires.

Et voici ce qui en est résulté:

L'état de misère dans lequel se trouvent généralement les travailleurs et tous les maux qui dérivent de la misère : ignorance, délits, prostitution, dépérissement physique, abjection morale, mort prématurée, la constitution d'une classe spéciale, — le gouvernement — armée de moyens matériels de répression et qui a pour mission de légaliser et de défendre les propriétaires contre les revendications des prolétaires ; classe, qui, ensuite, se sert de la force qu'elle possède pour créer pour elle-même des privilèges et soumettre, si possible, à sa suprématie la classe des propriétaires elle-même ;

La formation d'une science officielle qui est, en tout ce qui peut servir les intérêts des dominateurs, la négation de la science vraie ;

L'esprit de patriotisme, les haines de races, les guerres et les paix armées, plus désastreuses que les guerres elles-mêmes ;

L'amour devenu un tourment ou un marché honteux ;

La constitution d'une autre classe spéciale — le clergé — laquelle par une série de boniments sur la volonté de Dieu, la vie future, etc., cherche à engager les prolétaires à supporter docilement l'oppression, et, de pair avec le gouvernement, en plus des intérêts des propriétaires, elle sait très bien servir les siens propres ;

La haine plus ou moins cachée, la rivalité, la suspicion entre tous les hommes, l'incertitude et la peur pour tous.

Tel est l'état de choses que nous voulons radicalement changer. Et, quoique tous ces maux dérivent de la lutte entre les hommes, de la recherche du bien-être accomplie par chacun pour son compte et entre tous, nous voulons y remédier en substituant l'amour à la haine, la solidarité à la concurrence. la coopération fraternelle pour le bien-être de tous, à la recherche exclusive de son propre bien-être, la liberté à l'oppression, la vérité au mensonge religieux et soi-disant scientifique.

Donc :

I. Abolition de la propriété privée de la terre, des matières premières et des instruments de travail, afin que personne n'ait le moyen de vivre en exploitant le travail d'autrui, mais qu'à tous soient assurés les moyens de produire et de vivre en demeurant réellement indépendants et libres de s'associer aux autres hommes pour l'intérêt commun et selon les sympathies individuelles.

II. Abolition du gouvernement et de tout pouvoir qui fasse une loi et l'impose aux autres ; par suite, des monarchies, républiques, parlements, armées, polices, magistratures, et de toutes les institutions armées de moyens coercitifs.

III. Organisation de la vie sociale par le moyen de libres associations et fédérations de producteurs et de consommateurs, faites et modifiées à la volonté de leurs membres, guidées par la science et l'expérience et libérées de toute imposition qui ne dérive pas des nécessités naturelles auxquelles chacun, vaincu par le sentiment même de la nécessité inéluctable, se soumet volontairement.

IV. Garantie des moyens de vie, de développement, de bien-être aux enfants et à tous ceux à qui il est impossible de subvenir à leur entretien.

V. Guerre aux religions et à tous les mensonges, même s'ils se cachent sous le manteau de la science. Instruction scientifique pour tous, même dans les degrés les plus élevés.

VI. Guerre au patriotisme. Abolition des frontières. Fraternité entre tous les peuples.

VII. Reconstitution de la famille sur le mode qui résultera de la pratique de l'amour, libérée de tout lien légal, de toute pression économique et physique, de tout préjugé religieux.

Tel est notre idéal.

***

Nous avons exposé, dans ses points les plus importants. le but que nous voulons atteindre, indiqué l'idéal pour lequel nous luttons.

Mais il ne suffit pas de désirer une chose: si on veut vraiment l'obtenir, il est nécessaire d'employer les moyens propres à nous la mettre en possession. Et ces moyens ne sont pas arbitraires, mais dérivent, nécessairement, de la fin que l'on se propose et des circonstances dans lesquelles on lutte, de manière que, en se trompant sur le choix des moyens, on atteint non le but désiré, mais un autre, peut-être même opposé, qui sera la conséquence nécessaire, naturelle, des moyens adoptés. Celui qui se met en chemin et qui fait fausse route ne va pas où il veut, mais où le conduit la route qu'il parcourt.

Il faut donc indiquer quels sont les moyens qui, selon nous, conduisent au but donné et que nous entendons adopter.

Notre idéal n'est pas de ceux dont la réalisation dépend de l'individu considéré isolément. Il s'agit de changer la manière de vivre en société, d'établir parmi les hommes des rapports d'amour et de solidarité, de réaliser dans toute sa plénitude le développement matériel, moral et intellectuel, non pour un individu seul, non pour les membres d'une classe donnée ou d'un parti, mais pour tous les humains, et ce n'est pas une chose que l'on peut imposer par la force, elle doit surgir de la conscience éclairée de chacun et doit s'effectuer au moyen du libre consentement de tous. Notre premier devoir doit par suite être celui de persuader la foule.

Il faut que nous attirions l'attention des hommes sur les maux dont ils souffrent et sur la possibilité de les détruire. Il est nécessaire que nous suscitions en chacun la sympathie pour les maux d'autrui et le vif désir du bien de tous.

A celui qui a faim et froid, nous montrerons comment il serait possible, et facile, d'assurer à tous la satisfaction des besoins matériels.

A celui qui est opprimé et méprisé, nous dirons comment il pourrait vivre heureux dans une société d'hommes libres et égaux ; à celui qui est tourmenté par la haine et la rancune, nous indiquerons la voie pour atteindre, en aimant son prochain, la paix et la joie du cœur.

Et quand nous aurons réussi à faire naître dans l'âme des hommes le sentiment de rebellion contre les maux injustes et évitables dont ils souffrent dans la société actuelle et à leur faire comprendre quelles sont les causes de ces maux et qu'il dépend de la volonté humaine de les faire disparaître ; quand nous leur aurons inspiré le désir ardent, tout puissant de transformer la société pour le bien de tous ; alors, par leur propre impulsion et sous la poussée de ceux qui les ont précédés dans la conviction, les convaincus s'uniront et voudront et pourront effectuer les idéals qui leur sont communs.

Il serait, nous l'avons déjà dit, absurde et en contradiction avec notre but de vouloir imposer par la force la liberté, l'amour entre les hommes, le développement intégral de toutes les facultés humaines. Il est donc nécessaire de compter sur la libre volonté des autres, et la seule chose que nous puissions faire c'est de provoquer la formation et la manifestation de cette volonté. Mais il serait non moins absurde et contraire à notre but d'admettre que ceux qui ne pensent pas comme nous nous empêchent d'accomplir notre volonté tant qu'elle ne lèse pas leur droit à une liberté égale à la nôtre.

Liberté donc pour tous de propager et d'expérimenter ses propres idées, sans autre limite que celle qui résulte naturellement de l'égale liberté de tous.

(*A suivre,*) ERRICO MALATESTA.

CHRONIQUE GENEVOISE

La conception de la morale est affaire de milieu, d'éducation, de raison et d'intelligence. Mais, d'une façon générale, l'homme n'aime pas à se déjuger. Ce qu'il combat un jour, il ne le défendra pas le lendemain, parce qu'il se doit à lui-même, vis-à-vis des autres surtout, de ne pas paraître versatile.

La réponse célèbre de Barthélemy disant: « Il n'y a que les sots qui ne changent jamais! » n'est, après tout, qu'une défense pitoyable d'un homme désemparé. Nous avons bien encore un pastiche de M. Jean Sigg, réclamant pour l'homme intelligent la liberté de changer d'idée à tout instant, ce qui a dû se faire pâmer d'aise M. Moosbrugger, la variation faite homme... Mais passons. Ces acceptions et tant d'autres ne font que mieux ressortir la dignité de celui qui réfléchit et ne change d'idée qu'à bon escient. Nous avons au Grand Conseil une fort riche collection de bonshommes qui partagent en tous points l'opinion de Barthélemy et de son plagiaire Jean Sigg.

Ainsi, dans la discussion de la loi sur les conflits collectifs, ils furent nombreux ceux qui refusèrent en deuxième débat les pénalités proposées pour les accepter en troisième. Leurs noms pour les collectionneurs : MM. Babel, Borgel-Court, Bouvier, Cartier, Charbonnet, Chevalier, Choquens, Démolis, Henri Fazy, Lachenal, Olivier, Perrenod, Pouille, Rey-Bousquet, Thiébaud, Vibert, Vincent, Vuarchet. Tous radicaux et socialistes! Ah! les hommes de courage.

D'autres prirent la fuite pour ne pas avoir l'air de se déjuger ; même M. Moosbrugger retrouva ses jambes comme au sortir de la piscine de Lourdes. Ce sont : MM. Bernard, Besson, Christin, Cochet, Croisier-Chaulmontet, Duchemin, Garin, Gay, Golay, Jaquenoud, Méroz, Moosbrugger, Picolas, Pittard, Rochaix.

Et voilà le système représentatif en action, quelle panne, mes frères, quelle panne!

G. H.

Chansonnier de la Révolution

Recueil des chants révolutionnaires les plus connus et de plus de cinquante chansons par

BRUANT, CLÉMENT, DUPONT, FAURE, GUEUX, JOUY, PAILLETTE, POTTIER, RICHEPIN, *etc.*

Préface par STOCKMAR

Ancien Procureur général de la Confédération Suisse

Prix : **30** centimes

PIERRE KROPOTKINE

Paroles d'un Révolté

Prix : **1** fr. **50**

GENÈVE.— IMP. COMMERCIALE, RUE NECKER, 9